

# LE CALEPIN BLEU

N°88

1<sup>er</sup> NOVEMBRE 2025



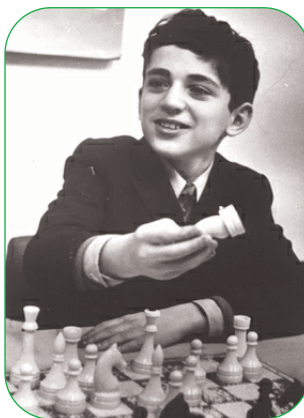
Portrait de...

## **n°88 - Portrait de...**

|                                                                                        |    |
|----------------------------------------------------------------------------------------|----|
| <b>Francis LEDER</b><br>Arnold                                                         | 3  |
| <b>Pierre ROSSET</b><br>Portrait (de) “savant”                                         | 5  |
| <b>Jacqueline PAUT</b><br>Été indien                                                   | 8  |
| <b>Élie HERNANDEZ</b><br>La femme aux larmes sèches                                    | 10 |
| <b>Gaétan POILDUC</b><br>À la manière d’Arcimboldo                                     | 13 |
| <b>Sylvie VAN PRAËT</b><br>Celle qui n’eut pas son portrait sur les billets de 20\$... | 14 |
| <b>Christelle MATHIEU</b><br>Portraits                                                 | 18 |
| <b>Florence KRAMER</b><br>Elle qui voulait tant                                        | 23 |

Francis LEDER

Arnold



*Garry Kasparov*

Entre autres talents, Arnold était un bon joueur d'échecs, même un excellent joueur d'échecs ; il était aussi une personnalité. Outre sa vision et sa stratégie, il développait une gestuelle et une attitude particulières. La manière qu'il avait, pour jouer son coup, d'attraper la pièce qu'il entendait déplacer avait quelque chose d'unique. Après une légère torsion du poignet, il pinçait sa pièce par son extrémité entre le pouce et l'index pour la reposer vivement, mais sans bruit, sur sa case destinataire ; sa dextérité trouvait à s'exprimer pleinement quand il prenait une pièce adverse : tout en maintenant sa pièce, il attrapait sa victime entre la paume et le majeur avant de reposer sa pièce sur la case ainsi libérée avant d'abandonner sa prise sur le bord de l'échiquier.

Il offrait à son adversaire et à tout spectateur attentif un ballet de grâce et de méthode qui ne devait rien au hasard et tout à sa personnalité. Arnold était intelligent, vif et distingué ; son jeu était le témoignage constant et sans cesse renouvelé d'un étonnant alliage de fulgurance et de stratégie, mais plus que tout, son doigté traduisait sa façon de regarder et de voir, sa façon d'être et de bouger, sa façon de penser et d'agir.

Le raffinement ultime consistait en ce regard en coin et ce sourire discret qu'il adressait à son adversaire, une fois le coup joué. Loin de

toute intention crâneuse du type qu'on rencontre parfois chez certains bons joueurs imbus de leur talent, il y avait dans son attitude une sorte de complicité polie et de bienveillance, une espèce d'invitation à se montrer aussi fin tacticien que lui, à contribuer avec lui à la beauté de la partie.

Il est une élégance qui ne relève pas de l'accoutrement, qui relève à peine de l'attitude... une élégance qui relève de la pensée, l'élégance qui caractérise une façon de développer un raisonnement philosophique ou une démonstration mathématique.

En ce sens, Arnold était élégant, tellement élégant à l'intérieur que sa gestuelle en témoignait toujours... et pour être élégant dans la pratique d'un sport de combat, fût-il cérébral, il faut être quelqu'un. Arnold était quelqu'un.



Pierre ROSSET

## Portrait (de) "savant"

*"Tout portrait qu'on peint avec âme est un portrait  
non du modèle, mais de l'artiste."  
Oscar Wilde<sup>1</sup>.*

Dans le Calepin Bleu d'avril 2024 j'avais déjà eu l'occasion de faire un portrait. Ainsi pour ce calepin de novembre 2025 (période de mon anniversaire) je vais renouveler l'exercice... J'avais, me lançant dans l'aventure, imaginé réaliser un portrait-robot.

Ainsi, dans un commissariat, un témoin assis devant un appareil spécial devant reconstituer morceau par morceau le portrait d'un présumé innocent. Encouragé par un inspecteur de police le témoin s'engage. "Il était grand, enfin je crois, blond et un peu chauve"... Sur ce propos la question de l'inspecteur fuse: "Blond comment?"..., "Heu, blond comme vous monsieur l'inspecteur"... Et ce dernier de poursuivre. "Ses cheveux étaient-ils courts, longs?.... Et ses oreilles, son nez, ses yeux? Avait-il des moustaches, un bouc, une barbe?..." Les questions rapidement se succèdent, avec forte insistance. Ce n'est plus un témoignage, c'est devenu un véritable interrogatoire, le témoin n'en peut plus... Et moi à cet instant précis de l'écriture je suis dans une douloureuse impasse. N'ayant jamais été témoin (sauf une fois pour le mariage d'un ami) je décide d'interrompre l'écriture par la probable pirouette de ce témoin imaginaire. Ainsi, pris par le feu des questions, il avouera. "En fait monsieur l'inspecteur je ne l'ai pas bien vu. Il faisait sombre et il me tournait le dos..." Fin de l'histoire.

Face à cette situation particulière dans laquelle je m'étais embarqué j'ai changé mon fusil d'épaule et oublié le portrait-robot pour faire vraiment "un portrait".

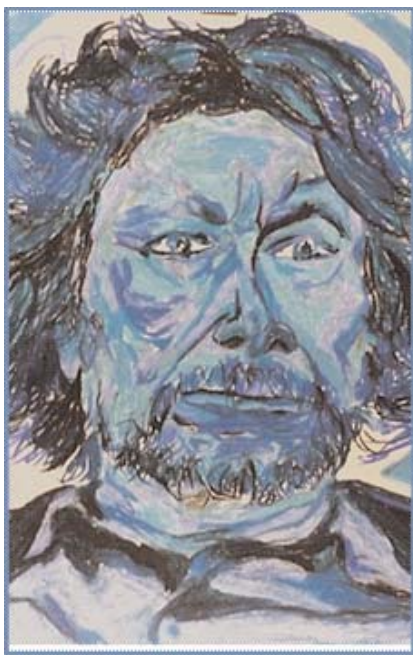
Portrait! Un portrait! Le portrait!... Ce nom tournait en boucle dans ma tête... Alors l'idée vint de faire faire le portrait de quelqu'un que je connais bien... par une artiste de ma connaissance. Voici son histoire.

Au début d'un après-midi de printemps ensoleillé, assis confortablement dans le salon sur son fauteuil préféré, le modèle posait... À vrai dire il se reposait (faisait-il déjà sa sieste quotidienne?)... Cette attitude à ce moment précis n'avait pas encore d'importance puisque que l'artiste

préparait sa peinture (une teinte bleue aux nuances différentes), ses pinceaux (des petits et des plus gros, un héritage de son arrière-grand-père) et sa palette... Notons au passage que pour cette artiste ce n'était pas son premier portrait. Depuis longtemps, avec la complicité courageuse d'autres cobayes volontaires, elle s'était "fait la main". Peindre était devenue pour elle une habitude. Cela évidemment le rassurait... Il n'aurait en aucun cas accepté un portrait raté. Un portrait qui ne le mettrait pas en valeur. Pour la réalisation de ce portrait plusieurs poses étaient prévues... La première se consacrerait au visage et au cou. La deuxième verrait apparaître le nez, la bouche, la moustache, la barbe, les cheveux et les sourcils. Les yeux (plus délicats à peindre) étaient réservés pour une pose particulière. Le modèle devait avoir bien évidemment les yeux ouverts. Ce qui n'était pas acquis d'avance, compte tenu du personnage. Enfin, le portrait se terminerait après quelques retouches... Quelques ultimes coups de pinceaux avant un dernier regard sur l'œuvre. Pour cette pose la présence du modèle était nécessaire même si ce dernier vivrait celle-ci comme une nouvelle pause, un répit. Une sieste dirait certains...

Voilà après toutes ces poses (pauses pour lui!) le portrait était terminé. C'était un portrait XXL de 70 cm sur 50 cm peint sur un carton blanc et épais, intitulé *L'Homme bleu, le savant fou* (ci-contre à l'échelle 1/10<sup>e</sup>). Un portrait original me représentant réalisé par l'une de mes filles, l'artiste peintre dont il est question ici. Aujourd'hui - bien en évidence devant la cheminée de mon salon - il attire le regard des personnes, des membres de ma famille et des amis venant me voir.

Toutefois, une question reste posée: l'artiste a-t-elle réussi à capturer l'essence de ce que je suis? Ceux qui me connaissent



sauront en juger... Quant à moi, je m'y fais et accepte cette couleur bleue. Celle du ciel et de la mer... En fait elle me rassure, car ma fille aurait pu (choisissant d'autres couleurs) me peindre rouge de colère ou vert de rage... ou encore blanc comme un linge ou la mort...

Épilogue. Ma fille a réalisé également (entre différents portraits) un autre portrait de moi souriant, en chemisette à fleurs. Je l'ai croisé cet après-midi du 11 octobre en allant dans mon grenier avec des amis. Dans le couloir sur un chevalet, en vedette XXL il me souriait... Moi aussi...

P.S. Je ne sais toujours pas pourquoi le choix de cette couleur et le nom donné à mon portrait. Je n'ai jamais souhaité en demander les raisons à ma fille. Cela lui appartient... Je ne suis qu'un humble modèle et c'est bien elle l'Artiste.

Enfin, aujourd'hui je me demande comment Picasso aurait exécuté, avec le même modèle, celui-ci... Là aussi la question est posée. Elle n'aura jamais de réponse.



Jacqueline PAUT

Été indien



Paul avait pris l'habitude d'aller se promener après les heures passées à écrire, à répondre aux clients, à classer. L'automne déclamait ses ocres dans les parcs de la ville. Et c'était pour lui une véritable joie de marcher au milieu des feuilles dorées. Cette année-là, le soleil était au rendez-vous. La chaleur aussi. Machinalement, il se mit à siffloter la chanson de sa jeunesse, qui disait quelque chose comme "tu sais, je n'ai jamais été aussi heureux que ce matin-là".

Des mots qui lui rappelaient son histoire avec Joan, cette fille d'Amérique, rencontrée par hasard en vacances, un mois d'octobre mil neuf cent soixante quinze. La chanson disait aussi "avec ta robe longue tu ressemblais à une aquarelle de Marie Laurencin". Sa peintre préférée. Les visages se donnaient vivants au regard qui cherchait sans doute un amour éternel. Il avait tout juste vingt ans, l'âge des rêves et des illusions.

Quand il aperçut Joan qui portait tranquillement ses pas le long de l'allée bordée de pelouses et de taillis séchés par la saison, il vit une aquarelle, il vit l'artiste elle-même avec ses pinceaux, ses toiles, ses couleurs. Il vit ces yeux qui se perdaient à l'horizon. Pourtant il ne croyait pas au coup de foudre, les copains l'en avaient dissuadé, une aventure, ça suffisait. Ils auraient tout le temps de se fixer après. Les arbres bousculés par le vent furent leur premier abri, leur premier

partage, leur premier baiser.

"On ira où tu voudras, quand tu voudras." Les paroles se baladaient dans la tête de Paul. Un instant magique pour cet homme qui ne demandait rien, rien qu'un voyage dans une vie belle et simple. Et là, un retour au passé le toucha au fond du cœur, un retour qui s'appelait presque désespoir, des espoirs aussi, pourquoi pas. Il se faisait tard, le parc était vide, il préféra rentrer.

Sa chambre était silencieuse. À cette heure, il n'y avait presque plus de circulation. Paul ouvrit la fenêtre, un peu pour aérer la pièce, un peu pour faire entrer cet été indien et réchauffer son corps. Il n'avait pas refait sa vie, Joan avait été son seul amour. Quelques lettres traînaient dans le tiroir du secrétaire, de ce temps-là... on s'écrivait, on se rencontrait, on se baladait ensemble, on se parlait en face l'un de l'autre.

Les murs étaient jonchés de reproductions de petits tableaux, toute une poésie qui trottait à l'esprit, qui chantait ces regards de nuit de ces femmes parfois tristes, parfois solitaires mais amoureuses souvent, oui, comme Joan.

"Où es-tu? Que fais-tu? Est-ce que j'existe encore pour toi?" Paul avait remis le vieux disque trente-trois tours sur la platine qui lui restait d'un ancien déménagement. Dassin en boucle, l'été indien finissait. Les cours de peinture qu'il avait suivis dans sa solitude lui donnèrent l'envie de s'essayer au portrait. Deux heures plus tard, les yeux de Joan, la chevelure de Joan, le sourire de Joan, tous ces souvenirs se trouvaient là, sur le papier, comme une aquarelle de Marie Laurencin, comme une touche d'hier et pourquoi pas, de demain.



## Élie HERNANDEZ

### La femme aux larmes sèches

*Je tiens ce récit de mon ami Gérard, instituteur à la retraite. Il était de ces hommes paisibles, amateurs de vin blanc, de chansons anciennes et d'histoires à dormir debout. Un soir d'hiver, alors que nous refaisions le monde autour d'une bonne bouteille, il me conta cette anecdote.*



Il vivait à La Neuville-sur-Oudeuil, une localité oubliée de la Picardie Verte, cernée de champs et bordée par la forêt de Malmifait, où les brouillards s'attardent comme des âmes sans repos. Avec ses trois cent trente habitants, le village semble un havre de tranquillité, un lieu où l'on cultive les céréales, les légumineuses... et la convivialité. La forêt, aujourd'hui en grande partie disparue, a laissé derrière elle des pierres anciennes et des toponymes mystérieux - la Grosse Pierre, la Pierre levée - vestiges d'un temps où le sacré et le profane se confondaient. Gérard disait souvent que les lieux ont meilleure mémoire que les hommes : eux seuls se souviennent de ce que nous préférons oublier.

Au-delà des prairies, un champ porte un nom que nul n'ose plus prononcer à voix haute : le champ des moines. La rumeur locale s'y mêle aux vents ; parfois, ceux-ci apportent des murmures impossibles à déchiffrer, des sons venus d'un âge antérieur à l'homme - ou d'un espace que l'esprit n'ose plus explorer.

C'est là, disait Gérard, qu'il l'avait vue. Une femme se tenant à quelques pas, immobile, regardant la terre sans la voir. Il s'approcha, lui demanda si elle avait besoin d'aide. Elle ne répondit pas. La lumière de la lune semblait absorber la couleur de son visage. Elle ne pleurait pas, et pourtant deux sillons secs descendaient de ses yeux jusqu'à ses lèvres - comme des cicatrices du temps. Son regard était un abîme : il évoquait à la fois l'infini et l'instant. Gérard se dit qu'il avait déjà vu ce visage quelque part. Oui, dans l'église du village : une toile ancienne représentant Marie-Madeleine, les cheveux dénoués, le regard implorant le pardon. Les anciens racontaient qu'il s'agissait du portrait d'une noble dame qui avait aimé son écuyer - un imprudent qui, pour elle, avait

rompu ses liens de vassalité. Ils furent séparés : lui, émasculé et pendu ; elle, murée vive sous une dalle du prieuré voisin. Depuis, disait-on, quand la saison apportait l'odeur des feuilles mortes et de la glaise humide, on croyait entendre son pas léger sur l'herbe, et le vent lui-même semblait retenir son souffle pour la laisser passer.

Gérard n'était pas homme à prêter crédit aux légendes. Pourtant, ce soir-là, en promenant son chien, il avait senti l'air se figer. Le temps lui-même paraissait suspendu. Le chien tournoyait, impatient, comme si la femme n'était pas là. Alors Gérard insista :

- Que cherchez-vous ?

La femme leva lentement la tête et répondit d'une voix venue d'un autre siècle :

- Le nom qu'on m'a volé.

Puis elle se leva et s'effaça dans la nuit, qui se referma sur elle. Un parfum de nard et de pierre froide flotta dans l'air. Derrière lui, Gérard sentit une présence immense et indicible, quelque chose qui l'observait depuis l'ombre du champ - une présence d'un autre âge. L'esprit positif qu'il était reprit sa marche.

Quelques années plus tard, un orage éclata sur La Neuville. La foudre frappa le clocher, fendant la flèche de l'église. Le lendemain, on découvrit que le tableau de la Marie-Madeleine avait glissé de son cadre. La toile s'était fendue au niveau des yeux - deux fissures fines, semblables à des larmes séchées. En la remettant en place, on vit, dissimulé sous le vernis, un mot jusqu'alors invisible : un prénom, à demi effacé. Personne ne put le lire entièrement, sauf Gérard, qui distingua une lettre : un L - comme Louise. Il lui revint le nom de Louise de Malifait, épouse du sieur d'Arcy, celui-là même qui avait embelli l'église grâce aux revenus de la waide - ce pastel bleu dont le champ des moines, autrefois, portait le nom : la cocagne. La dame du portrait avait enfin un nom ! À cet instant, un frisson glacé sembla parcourir le village, comme si certaines vies, même apaisées, ne pouvaient jamais disparaître complètement.

Le lendemain matin, un villageois entra à la mairie, tout pâle et les yeux ronds comme des écus. Il jurait, la main sur le cœur, qu'il venait de manquer d'écraser une femme étrange - "une ombre en jupons", disait-il - qui marchait au milieu de la route en criant d'une voix blanche :

- Le nom qu'on m'a rendu !

Les gendarmes, dépêchés sur place, ne trouvèrent rien, sinon des traces

de pas dans la boue qui s'arrêtaient net au bord du fossé.

Ils haussèrent les épaules et conseillèrent à madame le Maire de rappeler à ses administrés qu'on ne mélange pas le cidre du coin avec la piquette de Breteuil. L'affaire fit rire tout le village, sauf Gérard, qui garda pour lui un silence têtue. Mais certains soirs d'octobre, quand le vent s'engouffrait dans les jardins, il se disait sans trop y croire :

- On dirait qu'elle marche encore.

Considérant la bouteille de Sancerre vide, Gérard m'affirma en me donnant congé qu'aujourd'hui encore, certains qui passent tard devant la forêt de Malmifait jurent avoir entendu un souffle, comme un soupir d'automne, murmurant :

- Le nom qu'on m'a rendu...

Il ajouta aussitôt :

- Mais tu n'es pas obligé de me croire.

### Épilogue

Je revis Gérard quelques mois plus tard. Il avait conservé son air tranquille, comme si rien n'avait jamais troublé ses journées.

- Le tableau ?? me dit-il, il est parti au musée pour restauration. Peut-être reviendra-t-il, peut-être pas.

Quand on annonça sa restitution à l'église, le village s'émut à peine. La cérémonie eut lieu sous un ciel pâle et tiède, et quand on souleva le voile, le cadre était vide. Personne ne sembla surpris, sauf moi, mais personne n'osa le dire. En quittant Gérard ce soir-là, je m'aventurai près de l'église, et je crus percevoir une faible lueur vaciller dans le chœur, exactement au moment où Gérard fermait ses volets.

Je n'ai jamais su si c'était le reflet des réverbères, ou si le tableau lui-même avait trouvé une autre manière de rester là, parmi les vivants, invisible mais présent.



Gérard Éloy

Gaétan POILDUC

À la manière  
d'Arcimboldo



Je ne me lassais pas de contempler ses traits  
La belle persifla, jouant l'impatientée :  
«Veux-tu, par hasard, ma photo d'identité ?»  
«Son cadrage occulte bien trop de vos attraits.»

Répondis-je, sans me démonter, d'un seul trait.  
L'impudence déconcerta la mijaurée  
Qui la reçut sans voix, toute désarçonnée,  
Tandis qu'un peu déçu, j'amorçai mon retrait.

La plastique des corps facilite l'amour,  
Passion qui s'affadit sans un piment d'humour :  
Foin des jocondes dépourvues de faconde !

La beauté sans esprit, glaçante nudité,  
Me suggère, sans égard pour ses formes fécondes,  
Le portrait d'un fruit mûr par ces vers saccagé.



Sylvie VAN PRAËT

Celle qui n'eut pas son portrait sur les billets  
de 20\$ à cause d'un certain Trump



- Les vêtements couvrent son corps massacré.  
Achetée, vendue, revendue et souillée.
- Elle marche têtue et dans la nuit ses yeux seuls vivent d'une étrange lumière qui m'effraie un peu.  
Je suis gelée jusqu'aux os. Les arbres décharnés craquent et grincent. Parfois une branche m'accroche et tout mon corps se souvient aussitôt des doigts fiévreux de «maîtresse» qui me jetait au sol et me frappait avec cette badine qu'elle portait toujours à sa ceinture.
- Elle marche vite et ses pas ne bruissent qu'à peine. Je regarde son dos épais et je chuchote une prière, je lui demande si l'on peut faire un petit arrêt. Mais elle reste sourde. J'insiste alors elle se retourne et ses yeux noirs me figent. Je ne sais pas depuis combien de temps nous avançons l'une derrière l'autre. Mes pieds et mes mains sont transis, mes jambes me portent à peine ; j'ai peur de tomber et de ne jamais me relever. Nous avons traversé des forêts et des champs dans la nuit et le froid. J'ai trébuché j'ai parfois regretté cette fuite mais mon corps douloureux s'échappe et suit la voix rauque d'Harriet. Le ciel se couvre de masses noires et les étoiles clignotent et disparaissent.
- Je me rappelle ce soir de juillet où je rêvais d'une vie sans coups sans pleurs où je reverrais maman.

Le ciel scintillait et à chaque étoile filante je faisais un vœu comme le fils de «maîtresse» m'avait appris. Maman avait beaucoup supplié quand on m'avait emmenée mais elle aussi avait reçu des coups et sur la charrette qui m'emportait j'ai vu son corps couché sur le chemin. J'étais encore si petite que je n'avais pas compris que je ne la reverrais pas.

«Maîtresse» m'a surprise à regarder le ciel et m'a giflée si fort que je suis tombée à la renverse sur le bord des marches. Mon crâne a saigné mes larmes ont coulé et je suis restée avec mes cheveux tout collés pendant plusieurs jours. La tête me tournait mais «maîtresse» voulait que je ramasse et recure et balaie et range encore et encore. Le soir où je me suis évanouie, elle a crié «Tu ne vaux pas même les hardes que tu portes! Je n'ai plus qu'à te revendre.»

Harriet se retourne et en tenant mon menton elle approche son visage tout près du mien. Elle murmure que nous sommes presque arrivées à la «gare» et que je dois arrêter de pleurer.

Je ne m'en étais pas aperçue mais c'est vrai : des larmes coulent sur mes joues glacées.

Dans le foin de la grange je me réchauffe. Je saisis le morceau de pain que l'homme me tend. Son visage est aussi blanc que celui de «maîtresse» alors je bondis vers la porte prête à fuir encore. L'homme recule comme s'il avait eu peur et Harriet éclate de rire. Elle m'explique que je n'ai rien à craindre de cet homme blanc, qu'il nous aide à rejoindre «la Terre Promise».

Je ne comprends rien à ce charabia mais j'engloutis le pain en surveillant l'homme du coin de l'œil. Il parle avec Harriet du «prochain train».

Quand le soleil se décide à chauffer le toit de la grange je vais explorer les coins et recoins ; un chat borgne me guette. Je l'approche malgré son regard torve et son poil hirsute et au moment où je tends la main il frotte sa tête en ronronnant. Je suis si surprise par ce moment de tendresse que mon cœur se met à battre plus fort et les souvenirs m'assaillent.

Le bébé dormait et je le surveillais. Je caressais ses joues pâles et un sourire se dessinait sur ses lèvres. Je lui murmurais des comptines. Mais le chien de l'autre «maître» - celui qui m'a rachetée pas cher - a bondi dans la pièce en jappant et le bébé s'est mis à hurler. La femme est arrivée en hurlant plus fort que le chien. Elle m'a attrapée par les cheveux elle

m'a traînée dehors et j'ai reçu dix coups de fouet. Mon dos était en sang et j'ai cru mourir de douleur. Jamais elle n'avait utilisé le fouet contre moi. C'est le chien qui m'a rejointe dans l'appentis où je m'étais réfugiée. Il m'a léchée et s'est couché près de moi. Il est resté ainsi durant les trois jours où je me suis terrée là. Le plus terrible pour moi c'est que je ne comprenais pas pourquoi, pourquoi...

Harriet s'est endormie dans ses vêtements ; on distingue juste une boule d'étoffes. L'homme s'approche et me propose une grosse pomme jaune. Je ne sais pas si c'est un piège mais comme avec le chat je ne peux m'empêcher de tendre la main. Il sourit et je vois que ses dents sont toutes noircies par le tabac comme le «maître». Il me dit que je devrais dormir un peu et que le voyage n'est pas fini. Demain je marcherai encore longtemps. Comme sa voix est douce ! Il me parle. Il ne me crie pas dessus. Alors je lui demande qui est Harriet vraiment ? Pourquoi elle ne parle presque pas ? Qu'est-ce que c'est la terre promise ?

On chuchote tous les deux ; je suis si heureuse de parler à un homme blanc qui me sourit même si ses dents sont toutes noires. Cela ne m'est jamais arrivé sauf avec le fils de «maîtresse» qui était toujours gentil avec moi et qui me donnait des vieux jouets ou des morceaux de gâteau tombés à terre. L'homme me dit que je vais faire un long chemin pour être libre ; que Harriet m'emmène loin pour que l'on ne me batte plus et que je devienne une femme libre ; que Harriet a subi la même chose que moi peut-être pire. «Libre, libre, libre» c'est quoi ? L'homme met un doigt sur sa bouche et me demande de parler moins fort. Tu auras le droit de choisir, tu n'auras pas de maître qui te frappe, c'est ça «libre». Harriet s'est sauvée parce qu'elle ne voulait plus subir tout ça et elle veut partager cette chance avec les gens comme toi.

C'est quoi «les gens comme moi» ?

Les gens avec la peau noire. Ceux qui n'ont plus de nom.

Mais j'ai un nom !

C'est le nom que des Blancs ont donné à ta grand-mère. Ton nom est resté dans ta terre.

Harriet porte tous ces vêtements pour ne pas sentir les coups quand on la frappe et elle a gardé cette habitude. Son corps est couvert de cicatrices mais son cœur est plein de force et d'espoir. Tu verras elle

t'emmènera là où tu pourras enfin respirer sans crainte, rire et rêver, courir et te reposer.

C'est ça la «terre promise» ?

L'homme met à nouveau un doigt sur sa bouche et dit que c'est un secret pour tout ceux qui font le voyage.

Les vêtements couvrent mon corps massacré.

Achetée, vendue, revendue et souillée.

Pourtant je m'endors en souriant au chat, à l'homme et ma voix marmonne une berceuse comme celles que me chantait maman «Harriet, libre, libre, Harriet merci, merci, Harriet, libre, merci, Harriet...»



### **PORTRAIT D'UN AGRICULTEUR**

Un agriculteur, bien calé dans son tracteur, d'un calme intérieur, me souffle, la main sur le cœur, "Je n'ai ni peur ni frayeur, je suis tailleur de bonnes saveurs."

Dès l'aube, les prémices de l'honneur semaient de fleurs ses humeurs et l'emplissaient de bonheur.

À la bonne heure!

Modeste labeur...

À la bonne heure!

### **DEVENIR**

Double vocation. Fragile comme l'argile. Bouleversée et obscure. Insaissablement captivée. Fontaine du désert Libyque... Liebe, bergère... Liebe. J'ai tout mis dans ma besace. Réflexions libres faites pour moi. C'en est assez de la marche ennuyeuse! Abracadabra, je pars voler entre les montagnes. Et je vous épargne mes couchers. Je m'enquiers des sources, des œuvres du monde.

Je deviendrai ce que l'on m'a enlevé: le temps et l'espace.

### **NOTRE CHAT QUI ES AUX CIEUX**

Grimaces destinées à recouvrir les os dans leur éternelle vérité. Animal plein de génie. Tu reposes ici avec ceux qui comme toi se sont refroidis. Souffle succombé, tristesse démesurée. Nous t'avons aimé. Chat précieux, parti regagner une autre vie.

## À L'HORIZON

C'est ce charme infini  
Qui fait de moi une momie  
C'est ce transfert partout  
Qui fait de moi un fou

C'est cette porte qui s'ouvre  
Et te cherche et te découvre  
C'est notre front qui se colle aux vitres  
Et lentement s'effrite

C'est ce ciel qui attend,  
Absent,  
Le chagrin dans le vent

À jamais je m'enfuis,  
Là où ton sourire épanoui me réveille dans la nuit

## L'ART D'ÊTRE HEUREUX

Sur les routes du sacrifice  
J'ai bâti un édifice  
Tout en pierres de taille  
Où les bourreaux ne seront pas de taille

Sur les routes de ma raison  
J'ai haussé le ton  
Armée d'un glaive  
Pour défendre mes rêves

## PUIS, LA LUMIÈRE ÉTEINTE...

C'est ce charme infini  
Qui fait de moi une momie  
C'est ce transfert partout  
Qui fait de moi un fou

C'est cette porte qui s'ouvre  
Qui te cherche et ne te découvre  
C'est ce front qui se colle aux vitres  
Et lentement s'effrite

C'est ce ciel qui t'attend,  
Absent,  
Le chagrin dans le vent  
L'amertume dépassant la nuit  
À jamais  
Je m'enfuis

## SUR L'ÉCHO

Je ne parlerai pas de ta voix. Elle baigne dans l'œil et le cœur. Tant de femmes, tant de fenêtres se sont ouvertes. Je ne saurai m'exprimer. Je suis une plage peu fréquentée. Mes armes aiment à rester seules. Je suis plus attachée au ciel qu'à la terre.

## DÉPLUMÉE

Je m'enfuis, sans bruit, là où ton sourire m'a tant épanouie. L'hiver doit être affreux lorsqu'on est un gueux. Je ne peux voir ni dehors ni dedans. Alors je creuse en mourant. La lumière s'éteint. Me voilà, éparse, revenue au village.

## PEUT-ÊTRE UN MODE D'EMPLOI

Je suis la vie. Avec des pauses lourdes. Je m'essaie au présent. Je m'essaie à vous relever de la bouleversante caresse des petits serpents. Je brûle, au bout du compte, à tort ou à raison. Je frappe du poing. Vous me reprochez d'user vos genoux. À moi aussi la victoire de la mémoire m'abandonne à l'automne. Laissez-moi convenir de la hauteur de votre chapeau. De votre tignasse chaude.

L'abbé dicte le Sion  
Infime rébellion  
Parole et sa mission

J'ai souvent posé la main  
Sur les vilains  
Suppliant les saints,

D'un regard éternel.

Encore combien de fois? Et la justice, stérile, m'évite. Au réveil la veillée.

La table est mise. Faut-il que je vous promette le paradis? Je suis nue.  
Les pieds dans l'eau.

De tonnerre et de nuit  
De vent et de tourbillons  
J'écris mon nom.

Dans ma gueule de chienne, il n'y a point de dédain, ni lâcheté, ni trahison.

Je suis la vie, le regard fixé sur l'herbe.

Florence KRAMER

Elle qui voulait tant



Ma mère a toute sa vie rêvé d'écrire - moi, j'écris des livres. Je prends des mots, ça fait des phrases, des paragraphes, des pages et puis des livres. Maintenant, j'ai ces livres, qui ne remplaceront pas ceux qu'elle n'a pas écrits. Elle ne pourra jamais les lire, même si elle les traverse comme une silhouette entêtante.

Elle n'avait pas compris à quel point c'était simple. Spécialisée dans les fragments. Faisant de bons débuts - pas confirmés. Les premières lignes n'étaient pas mal. Ça s'arrêtait brusquement. Elle notait des idées d'intrigues, des descriptions de personnages, des situations, des fins aussi. Ça restait désassemblé. Il manquait la construction, les rebondissements, une histoire.

À la lire, on se perdait en conjectures - sans comprendre pourquoi elle écrivait. Pourquoi le récit partait à gauche, à droite, les questions posées sans réponse. Lui manquait je crois l'intention. La projection de destins dans une aventure. On peut désosser la question centrale, la dédoubler, la maquiller dans des indications de lieu ou de temps - à la fin, il faut quelque chose. Une force pour tirer le récit. Elle n'est pas arrivée à ce stade. Gardant toute sa vie une curiosité menant à un éparpillement proche de la superficialité. Elle aimait écrire, noircissait des carnets, me parlait d'un projet de nouvelle, avec ardeur - dont j'ai oublié jusqu'au titre.

Est-ce que je continue ce qu'elle a ébauché? Non, chacun écrit son

propre livre. Écrire ceux des autres serait trop douloureux. Il faudrait s'immiscer dans leurs souffrances, les éprouver, et après longue malaxation, les recracher en petits morceaux agrégés en mots. Non, il ne m'est jamais venu à l'idée d'écrire à sa place. J'écris et elle a cessé de le faire. «Je suis vieille, tu comprends, j'oublie tout ce que j'écris.» Certains livres ne s'écrivent pas. Ils sont enfouis, mystérieux, fugaces. Son filet à papillons est rentré vide.

Je n'écris pas non plus sur notre relation. Ce serait trahir mes frères et sœurs. Ceux que je n'ai pas eus. Trahir des histoires d'amour inutiles, abolies, que même les protagonistes préfèrent taire. Elle a eu sa petite histoire, elle aussi. Bien sûr. À quoi bon la raconter ? Je préfère écrire la vie de mes personnages. Composites variés des êtres humains qui ont été placés sur mon chemin. Le fou, la folle, et leurs déclinaisons.

Mes parents ? Eux-mêmes atteints de folie à des degrés divers, ne m'inspirent qu'indirectement. Je reviens à eux quand je suis bloquée, quand même le rugissement doux de la mer ne peut m'apaiser. Je pense à leur rupture. À cette froideur entre eux. Enfant, je souffrais de constater à quel point ils étaient distants l'un envers l'autre. Leurs engueulades me blessaient. Toutes ces paroles échangées avec une rage qui confinait à la violence. Il restait une acrimonie, une querelle mal étouffée, nourrie par des années de frustration de part et d'autre, qui n'ont jamais disparu.

Longtemps, j'ai souffert de les voir ainsi désunis et incapables de se parler. Puis, j'ai compris que cette relation ne m'appartenait pas. Ils pouvaient gueuler sans que cela les empêche, l'un et l'autre, de m'aimer. Je me suis accrochée à cet amour. À ces amours. De temps en temps, ils font irruption dans mes romans. J'ai repoussé ce moment le plus possible. Là, je suis coincée. Elle perd sa fantaisie, sa mémoire, ses souvenirs - et ne parvient plus à donner le change. Répète trois ou dix fois la même chose. Ne sait plus quel jour on est. Bref, ça se dégrade. Avant d'oublier moi-même qui elle est, qui elle était plutôt, je lui dois quelques lignes.

Enfant, elle souriait beaucoup, paraît-il. Études brillantes - des amis aux quatre coins de la planète. Un mariage de raison, un enfantement, et le bouton pause s'enclenche pour dix ans. Elle se réveillera brusquement, quittera la maison, pour mener une vie médiocre, où déceptions amoureuses et professionnelles alternent avec régularité. Écrire est censé

l'extraire de la gangue.

Tant que j'étais là, elle pouvait s'effacer derrière ma présence : il faut lui faire découvrir Rome, qu'il parle espagnol, qu'il connaisse le Louvre. L'emploi du temps se remplissait du papillonnement sans fin auquel invite Paris. Elle m'emmenait au musée - aux vernissages - au cinéma - elle m'emmenait partout avec elle - non pas comme substitut au compagnon qu'elle n'avait pas mais pour finir de me mettre au monde - me faire participer à la vie des adultes, que j'y trouve ma place.

Quand je suis partie, elle n'a pas protesté. J'allais la voir, de temps en temps. Elle m'envoyait des sms. Pas trop. Elle n'a pas cherché à me faire culpabiliser. Une fois, elle m'a proposé un voyage au Japon. C'était loin, il aurait fallu revenir en arrière - en ces temps où nous étions heureux de voyager ensemble. Je n'avais pas envie de tout improviser - de la voir se démener pour communiquer avec des gestes - ou perdre la raison pour un bonnet ou un sandwich au thon. Non, pas de Japon pour moi. Je ne me souviens plus si elle y est allée ou pas.

J'ai du mal à me départir d'un certain laconisme quand je l'évoque. Elle n'était pas du genre à s'étendre sur ses sentiments. Parfois, elle me racontait une anecdote sur ma petite enfance. J'apprenais des bribes sur elle aussi, par ce biais. La maternité avait été la grande affaire de sa vie. Elle m'apprit le goût de la liberté, me donnant par là même confiance en moi. Ce qui ne manquait pas de la surprendre. C'était donc si simple : faire confiance à l'autre lui donnait cette assurance qui permettait de traverser la vie avec un appui. Au lieu d'errer, de chercher sans cesse où se tenir, j'avais compris qu'on peut garder son équilibre dans n'importe quelle situation, ou presque. Et quand j'étais face à des obstacles intimidants, elle me rappelait que je n'étais pas obligée de tous les affronter - que je pouvais aussi les contourner - et continuer ensuite ma trajectoire.

Elle m'apprit aussi à me concentrer sur l'essentiel - chose dont elle était pourtant incapable. Peut-être était-ce un enseignement a contrario. Je la voyais se leurrer, se lancer à cœur perdu dans des entreprises vouées à l'échec. Elle voulait se reconvertir - devenir institutrice Montessori. Je n'ai pas compris comment lui était venue cette idée. Elle s'acharna pendant trois ans, obtint son diplôme contre toute attente et finit par

trouver une école. Au bout de deux mois, elle n'en pouvait plus. Elle parvint à terminer l'année en se jurant de démissionner ensuite. Après, elle imagina d'animer des ateliers créatifs dans des éhpads. Elle gagna la confiance d'une directrice d'établissement et commença pleine d'entrain. Au fil des mois, les participants déclinaient. Elle vit comme on vieillit - seul - dans la souffrance. Cela fit son temps.

Il ne lui restait plus qu'à écrire. Un autre obstacle s'érigea entre elle et son rêve une fois encore. Elle devait rénover une maison dont elle avait hérité. Tout son temps était pris par cette tâche. Elle se fit un devoir de me la léguer en parfait état - alors même que je n'y avais pas mis les pieds depuis des années et que je n'avais pas envie de m'y rendre. Il faut avouer qu'elle avait bien travaillé - la maison était devenue accueillante et pratique. Aujourd'hui, j'y vais souvent pour écrire.

«Tes nouvelles? Ça progresse?» Elle travaillait un personnage, changeait l'intrigue, condensait un morceau trop long. Chaque fois, elle me disait, très sérieuse: «J'aurai une version finale en fin d'année». Je hochais la tête, l'encourageais, tout en sachant qu'il n'en serait rien. Elle avait dû perdre la foi. Je ne pense pas qu'elle ait voulu sans cesse améliorer son texte: elle était lucide et jugeait sévèrement ses tentatives.

Loin de moi l'idée de l'empêcher d'écrire. Elle se concentrait alors sur autre chose que moi et je lui en savais gré. Cette liberté qu'elle attendait serait bientôt entière. La retraite, le déménagement vers un appartement plus petit, et mes voyages à l'étranger, tout concourrait pour qu'enfin elle se mette devant une page blanche et qu'elle y écrive ce qu'elle avait envie d'exprimer.

Malgré ces circonstances favorables, elle n'écrivait pas. Son quotidien prenait le pas sur l'écriture. Elle peignait des aquarelles, notait des poèmes - bruts et naïfs - qu'elle se promettait de corriger sans le faire. Elle arrosait ses fleurs, nourrissait le chat, portait du pain à la voisine, se rendait religieusement au marché où elle achetait toujours trop puisque son appétit avait réduit et qu'elle n'arrivait pas à faire les courses «pour un». Elle avait aussi ses soirées Scrabble le mardi qu'elle attendait avec impatience le reste de la semaine.

Sa vie aura été un acquiescement - à ne pas espérer autre chose, ne pas s'élever au-dessus du quotidien, à remuer au fond des destins manqués -

à refuser de voir la réalité - à rendre muets les élans - à ne ressentir plus que de la déception - sans orage et sans désir. Je l'aimais - sachant que son amour, qui s'était replié sur moi, se trouvait maintenant sans objet.

